



LE TOUR DU MONDE EN 93 ANS

**Son passeport a reçu plus de tampons exotiques que le vôtre.
Pas vraiment du genre à s'éterniser sur un banc,
l'Allemand **Rudi Gutendorf** a toujours su rebondir, au cours
d'une carrière longue d'un demi-siècle et durant laquelle
il a enchaîné les destinations improbables. Entraîneur
aux 55 équipes dirigées, il n'a pas collectionné les titres,
ni révolutionné le jeu, mais l'essentiel était ailleurs.
La mission de ce vétéran vaincu de 39-45 consistait à redorer
l'image de l'Allemagne et à rapprocher les peuples.**

*Par Julien Duez et Ali Farhat / Photos: Picture-Alliance/Iconsport,
archives personnelles de la famille Gutendorf et Imago/Panoramic*



Rudi Gutendorf a beau avoir vécu sur les cinq continents et goûté à toutes les spécialités culinaires possibles et imaginables, il n'y a rien

qu'il aimait autant qu'une soupe de pois aux lardons, le mets le plus allemand qui soit. C'est en tout cas le plat qu'il commande, dans ce restauroute haut de gamme à mi-distance entre Cologne et Francfort, après s'être excusé pour son retard. La portion est très copieuse, mais le vieil homme, aujourd'hui disparu, met un point d'honneur à tout avaler. *"Un vieux réflexe, avoue-t-il sur le moment. Les gens de ma génération ne gâchent pas."* Ce n'est toutefois pas pour sa capacité à engloutir des assiettes creuses en série lors de concours de bouffe que son nom figure, encore aujourd'hui et pour longtemps, au *Guinness Book* des records. Décédé en septembre 2019 à l'âge canonique de 93 ans, Rudi Gutendorf était surtout un entraîneur de football dont le CV ressemble à la page "drapeaux du monde" des dictionnaires Larousse.

"Je pense que je ne remercie jamais assez le football pour tout ce qu'il a fait pour moi", lâchait-il, à l'heure de regarder dans le rétro. Sur la terre de Beckenbauer, Magath ou Klopp, le palmarès de Gutendorf ne se mesure pas en trophées soulevés. Sa trace dans la légende du foot allemand, il l'a laissée autrement: par l'intermédiaire de son destin d'ambassadeur d'un pays qui avait besoin de se reconstruire une image bien écornée à l'international. Rudi sera le premier et vraisemblablement le seul technicien de l'histoire à avoir dirigé la bagatelle de 55 équipes et officié dans pas moins de 32 pays, sur pratiquement un demi-siècle de carrière. Colossal. Il va sans dire que le parcours du globe-trotteur teuton est jalonné de certaines étapes franchement exotiques qui feraient passer Bora Milutinovic pour un touriste du dimanche. Un constat valable tant dans son rôle de sélectionneur (Antigua-et-Barbuda, Botswana, Maurice, les Fidji, le Népal, Sao Tomé-et-Principe...) que d'entraîneur de club (Club Bolivar, Sporting Cristal, Yomiuri FC...). Pas mal pour un type qui a frôlé la mort trois fois avant même ses 30 ans.

Les grenades, la diarrhée et la tuberculose

La première fois, sans surprise, c'était au front. Car sa "génération", comme il dit, c'est celle de tous ces Allemands nés au lendemain de la Première Guerre mondiale et qui ont subi ou



participé à la Seconde. Né en 1926 à Coblenche, Rudi est suffisamment âgé pour se faire enrôler dans les Jeunesses hitlériennes et prendre part aux derniers combats avant que la Wehrmacht ne dépose définitivement les armes en 1945. Alors que l'armée allemande est en pleine débâcle, son destin va se jouer à pile ou face. Un soir, mobilisé non loin du pont de Moerdijk, aux Pays-Bas, le jeune Rudi se retrouve nez à nez avec un résistant néerlandais, probablement de son âge, le ceinturon bardé de grenades. Les deux ennemis se toisent pendant de longues secondes. L'Allemand, désarmé, brise finalement la glace et brandit une tablette de chocolat. *"Bon sang, le Hollandais! On ne va quand même pas se tuer! Je ne suis pas nazi, j'ai 18 ans, et tout ce que je veux, c'est rejouer au football quand cette guerre de merde sera terminée"*, aurait dit Gutendorf. Le conditionnel est de rigueur, car si l'homme a souvent conté l'anecdote, *"on ne [l']a jamais cru"*.

Au lendemain du conflit, il est emmené à Perpignan, où il est retenu dans un camp de prisonniers avec nombre de ses compagnons d'armes. *"C'était une période très difficile, vous savez. Les Français eux-mêmes n'avaient rien à manger, alors nous..."* La nuit, lui et d'autres filent en cachette dans le vignoble adjacent, afin de se nourrir de grappes de raisin, malgré la présence des gardes armés. La faim l'emporte sur la raison. *"Certains se sont fait*

tirer dessus et sont morts.

Fort heureusement, ça n'a pas été mon cas. En revanche, j'ai souffert de plusieurs crises de diarrhée. C'était terrible.

Vraiment terrible", narrait-il. Lorsqu'il revient finalement chez lui, à Coblenche, la ville de Rhénanie-Palatinat est désormais occupée par les Français. Son père, qui lui avait fait promettre de ne pas se faire trouer la peau au front, n'a pas eu la même baraka. L'orphelin ne saura jamais où son géniteur est enterré. En guise d'héritage, il ne lui reste que la maison familiale et l'amour du foot, qu'il pratiquait avec brio sur l'aile droite du TuS Neuendorf, l'équipe de son quartier, avant son départ pour le front. Maintenant que les chars sont rangés et que les bombes ne tombent plus, Rudi Gutendorf remet le club sur pied, avec l'aide du colonel Metzger. Par chance, ce haut gradé de l'armée française de confession juive est davantage mû par le désir de réconciliation entre les peuples que par la soif de vengeance. Avec ses coéquipiers, Rudi enchaîne les victoires et les

primes de matchs, qui se matérialisent par des pommes de terre, du pain ou du jambon, autant de trésors dans une Allemagne encore en ruine. Mais le poids de la guerre ne s'efface pas aussi facilement: Rudi déjoue les plans de la Faucheuse une troisième fois quand, en 1953, il est rattrapé par une tuberculose. Envoyé en Suisse pour traiter sa maladie grâce à l'appui du colonel Metzger, il sera alité pendant près d'un an. Les soins sont lourds, les rêves de débordement de l'ailier droit sont morts et enterrés, mais au moins a-t-il le temps de réfléchir à son après-carrière.

Les consignes du chancelier

Hasard du timing, juste avant de partir chez les Helvètes, Rudi avait passé et obtenu son diplôme d'entraîneur sous la coupe de Sepp Herberger, celui-là même qui sera sacré champion du monde avec la République fédérale d'Allemagne un an plus tard, toujours en Suisse. Nul besoin de préciser qu'en survenant moins de dix ans après la fin du conflit le plus meurtrier de l'histoire, le sacre de Berne, pour la nation vaincue, est une opportunité diplomatique qui dépasse le simple cadre du sport. *"Ce succès a joué un rôle très important pour la RFA, expose Ulrich Pfeil, historien et professeur de civilisation allemande à l'université de Lorraine. Konrad Adenauer, le chancelier de l'époque, avait*



Sur le tournage de *À nous les petites Anglaises*.

“Bon sang, le Hollandais! On ne va quand même pas se tuer! J’ai 18 ans et tout ce que je veux, c’est rejouer au football quand cette guerre de merde sera terminée” Rudi Gutendorf, à un résistant batave

.....

compris que, pour l’image du pays, le football était un atout.” Ainsi, en 1961, Rudi Gutendorf, devenu résident suisse depuis qu’il est sur le banc du FC Lucerne, reçoit un courrier du ministère des Affaires étrangères de son pays. On le mandate pour une mission délicate: diriger l’US Monastir, le club de la ville d’Habib Bourguiba, premier président de la Tunisie indépendante. Le pays du jasmin n’a pourtant pas d’histoire commune avec sa patrie, mais la guerre froide et les luttes d’influence entre les deux Allemagne ont rebattu les cartes. Alors que les Alliés n’ont autorisé l’Allemagne fédérale à relancer sa politique étrangère qu’au début des années 50, la RDA, de son côté, a pris de l’avance, en mettant notamment un pied dans plusieurs pays d’Afrique dans le cadre de l’aide au développement. “Au début, le domaine qui était mis en avant, c’était la culture. En France par exemple, le premier ambassadeur de RFA n’était pas un diplomate

mais un historien de l’art. Après quoi a été entamée une politique de diplomatie par le sport”, recontextualise l’universitaire Ulrich Pfeil. Gutendorf décroche ce poste à haut enjeu géopolitique grâce à sa petite connaissance du français –ainsi qu’au piston de Sepp Herberger, son formateur. Dans les couloirs du ministère des Affaires étrangères, avant de s’envoler pour Monastir, l’entraîneur croise le chancelier Adenauer (chef de la CDU, le parti chrétien-conservateur auquel Gutendorf sera encarté toute sa vie), lequel lui glisse une consigne, pour ne pas dire un ordre de mission, qui s’inscrit directement dans la lignée de la doctrine Hallstein (scellant la rupture des relations diplomatiques avec tout État qui ose reconnaître la RDA): “Faites du bon travail, M. Gutendorf. Sinon, ils vous remplaceront par quelqu’un de la zone soviétique.”

Il s’agit là de la première expérience hors

d’Europe pour celui qui a tout juste 35 ans. Une expérience sponsorisée par l’État lui-même mais délicate, car le pays de destination est encore jeune et a tout à apprendre. Isolé, Rudi s’attache à se fondre dans un environnement qui ne ressemble en rien à ce qu’il a connu jusqu’à présent. Il ne reste au final que quelques mois en Tunisie. Éphémère, son passage à Monastir sonne comme un avant-goût de la suite de sa carrière, durant laquelle beaucoup de ses nominations auront pour objectif de répondre à un besoin passager. L’intéressé est le premier à le reconnaître: “Partout où je suis passé, je n’étais pas là pour m’inscrire dans la durée.” Difficile en effet de lui donner tort: sur la seule année 1976, il cumule six postes. Après avoir quitté le Fortuna Cologne, il s’offre un tour des Caraïbes en entraînant successivement Trinité-et-Tobago, Grenade et Antigua-et-Barbuda, où il est chargé d’inculquer des préceptes tactiques à des joueurs qui savent manier le ballon mais qui n’ont aucune discipline. Puis, il se rend au Botswana, où il a la tâche de monter une équipe nationale de toutes pièces –le pays venant tout juste d’être affilié à la CAF. Pas évident: les infrastructures sont précaires et Rudi se retrouve avec un contingent de 45 joueurs au lieu des vingt prévus à l’origine, le gouvernement et la fédé locale n’ayant pas réussi à se mettre d’accord. “J’ai dû en renvoyer certains dans leur province, d’où ils étaient

partis comme des héros. Cela m'a brisé le cœur", soupire-t-il à rebours. Enfin, il termine cette année de sécheresse et de poteaux carrés en s'engageant avec le Tennis Borussia Berlin, tout juste promu en Bundesliga. Devant le manque de moyens du club, il décide de mettre aux enchères son cabriolet Mercedes et recrute des joueurs avec l'argent de la vente. Sportivement, cela ne suffira pas à empêcher le TeBe de redescendre immédiatement à l'étage inférieur, mais d'un point de vue personnel, Gutendorf s'est offert un formidable coup de publicité, qui participera à entretenir sa réputation de courageux débrouillard.

Le verrou et le brevet

Créer quelque chose à partir de rien, Rudi maîtrise. Lorsque la Bundesliga est fondée en 1963, après son retour du Maghreb, il est à la tête du Meidericher SV. Le club de Duisbourg, dont les caisses sont vides, est promis à la relégation. Le pronostic des observateurs n'effraie pas vraiment un coach qui a appris à aimer la difficulté et va s'appuyer sur ce pessimisme ambiant pour développer sa stratégie du *Riegel*, le verrou en VF. Le principe est assez simple: puisqu'il n'y a pas d'argent pour attirer de meilleurs éléments, il faut compter sur la fierté des gars déjà sur place. Tous les joueurs sur le terrain, à l'exception de l'attaquant de pointe, doivent donc défendre leur but corps et âme, l'objectif avoué étant de dégoûter l'adversaire. Et quand Gutendorf sent une faille, il lance l'assaut. Ses ouailles passent alors d'un schéma en 9-1 défensif à un 4-6 offensif. Cette tactique rudimentaire, qu'il reproduira au Japon 20 ans plus tard en recrutant un attaquant australien de 1,93 mètre (son nom: Steve, premier étranger à jouer au Japon) auteur de 22 buts de la tête en une saison, s'avère diablement efficace. Le MSV fait mieux qu'assurer son maintien, il arrache la deuxième place du classement, derrière le tout-puissant FC Cologne. La performance est saluée par la presse, qui affuble Gutendorf du surnom de "Riegel-Rudi", mais honnie par ses confrères, qui accusent le technicien de "casser la Bundesliga". La jalousie? Pas seulement, puisque le sentiment est parfois partagé par ses propres joueurs. Gilbert Gress, que le vétéran de 39-45 a eu sous ses ordres à Stuttgart en 1966, se souvient d'un homme avec qui il était complètement en désaccord, tactiquement parlant. "Je me suis déjà accroché avec lui, même avant les matchs, relate le Franco-Suisse. Un jour, lors de la causerie, on s'engueule sur le nombre de joueurs qui doivent redescendre sur les corners -il ne voulait laisser qu'un seul mec devant. Il me fait comprendre que si Stuttgart ne l'avait pas écouté, je n'aurais pas rejoint le club. J'ai répondu que si j'avais su qui il était vraiment, c'est moi qui aurais refusé de signer. Il aurait pu me pourrir par la suite, mais il ne l'a jamais fait. Pour ça, c'était un gentleman."



Rudi, Marika et cette grande gueule de Pascal Praud.



"En 1966, il m'a dit: 'Dans le futur, il y aura des loges dans les stades à l'intérieur desquelles les gens discuteront affaires, avec du champagne et du foie gras.' Je l'ai pris pour un dingue"

Gilbert Gress, son ancien joueur à Stuttgart

Bien que têtu et convaincu du bien-fondé de ses méthodes, le citoyen du monde Rudi Gutendorf s'envisageait davantage comme un caméléon que comme un dictateur. Et encore moins un colon. "Le poète Emanuel Geibel a dit un jour: 'Le monde doit être guéri de manière allemande.' Personnellement, j'ai toujours détesté cette phrase." Accoudé au bar d'un hôtel de Bonn, à quelques encablures de l'endroit où son père reçut son premier ordre

de mission 60 ans plus tôt, Fabian Gutendorf confirme: "Pour lui, c'était important de s'imprégner de la culture locale. Il ne s'est jamais vu comme l'Allemand qui débarque dans un pays pauvre et que tout le monde doit écouter, un monsieur je-sais-tout donneur d'ordres. Il se considérait comme un 'diplomate en survêtement', c'est d'ailleurs ainsi que les médias l'avaient surnommé." Cela dit, à la différence des consuls, ambassadeurs et autres



“Partout où je suis passé,
je n’étais pas là pour
m’inscrire dans la durée”

Rudi Gutendorf

qui assisteront au match tout en discutant d'affaires, avec du champagne et du foie gras, tout ça sur une table.' On était en 1966! Aujourd'hui, ça vous semble anodin, mais à l'époque, je l'ai pris pour un dingue.”

À la fin de son contrat aux States, le Buffalo Bill du soccer se repose sur une île des Caraïbes et apprend dans la presse que Schalke 04, alors relégable en Bundesliga, vient de démettre son entraîneur. Preuve qu'il s'est taillé une petite réputation dans le métier, il décroche le poste après avoir candidaté par téléphone au siège des Königsblauen. Le voici de retour au pays, qui plus est à la tête de son club de cœur, à qui il veut faire prendre un nouveau départ, lequel s'avère plutôt radical. Les joueurs sont sommés d'empiler leurs affaires dans le rond central et Rudi y fout tout simplement le feu. Le lendemain, il promène les membres de son effectif dans les rues de la ville à 5 heures du matin, afin que ces derniers prennent conscience de la vie que mènent leurs supporters, essentiellement des mineurs de fond. Le message est bien reçu, puisque Schalke atteint la finale de la coupe d'Allemagne et retrouve l'Europe la saison suivante. Cependant, nul n'est prophète en son pays, et cela, Rudi le comprend lors de son mandat à Hambourg. En 1977, le HSV marche sur l'eau, et en interne, on voit d'un mauvais œil cet entraîneur farfelu qui fait venir d'Angleterre un certain Kevin Keegan, censé sublimer davantage le récent vainqueur de la C2. Une défaite dans le derby contre Sankt Pauli plus tard, c'est la porte: Gutendorf n'entraînera plus jamais dans l'élite allemande. Son passage dans la ville portuaire a révélé une terrible vérité: le football du pays des champions du monde 74 est devenu trop professionnel pour son profil de GO. “Vous savez ce qu'il faisait quand il arrivait dans les clubs? interroge Gress. Il prenait les joueurs les plus faibles techniquement, les plaçait devant un mur et il leur demandait de taper le ballon contre ce mur pendant une demi-heure. Il avait fait ça avec nos défenseurs, à Stuttgart. Je ne peux pas dire que cela ait vraiment amélioré leur technique...” Malgré la défiance affichée par les cadres du club du Nord à son égard, Kevin Keegan s'affirmera quand même comme l'un des hommes forts du titre de 1979 et de l'épopée européenne qui verra le HSV se hisser jusqu'en finale de C1 la saison suivante. Sans Gutendorf, donc, envers qui l'Anglais, double Ballon d'or 78 et 79, sera tout de même reconnaissant, en lui demandant de devenir le parrain de l'un de ses enfants.

représentants spécialistes en négociations internationales, pour qui rien n'est au-dessus de l'intérêt de la mère patrie, Rudi ne crachait pas sur un gros chèque de temps en temps. Dans le sommaire de l'une de ses quatre biographies (le minimum syndical pour relater sa carrière pharaonique), il résume chacun des postes qu'il a occupés en une phrase, et force est de constater que l'argent est un mot-clé qui revient très souvent. Le jackpot, il le touche pour la première fois en 1966, après son départ de Stuttgart. De l'autre côté de l'Atlantique, on lui promet un contrat de trois ans et un demi-million de dollars pour développer le soccer aux États-Unis. “À l'époque, c'était un championnat sauvage et tu perdais immédiatement ta licence d'entraîneur si tu y prenais part, car il n'était même pas reconnu par la Fifa!”, expliquait-il en 2013. Aussi incroyable que cela puisse paraître

aujourd'hui, Rudi va profiter de son séjour au pays de la liberté et de sa pige chez les Saint-Louis Stars pour breveter une innovation qui ferait pâlir de jalousie Jacques-Henri Eyraud et son délire des buts lointains qui comptent double. “Pour rendre le spectacle plus attrayant, j'ai eu l'idée d'agrandir les cages.” Pas les buts en eux-mêmes, mais leur cadre. “Mes poteaux faisaient 80 centimètres de largeur et la transversale, un mètre de hauteur. J'ai dit à Sepp Blatter de faire pareil: “Tu verras, les sponsors pourront s'afficher dessus et ça rapportera des millions! Mais il ne m'en a jamais reparlé”, regretta celui qui n'a évidemment pas omis de déposer le concept. Gilbert Gress évoque quant à lui une autre lubie du mercenaire du coaching. “Rudi m'a dit un jour: ‘Tu verras, Gilbert, dans un futur plus ou moins proche, il y aura des loges dans les stades. Et à l'intérieur, il y aura des gens



Uber, c'était mieux avant.

“Mon père se considérait comme un ‘diplomate en survêtement’”

Fabian Gutendorf

63 ans, toujours fertile

Vexé par la tournure des événements à Hambourg, le désormais quinquagénaire décide de se calmer à sa façon: en prenant ses cliques et ses claques direction un autre fuseau horaire. Il se retrouve en Australie, où il prend les commandes de l'équipe nationale. Nouveau job pour une nouvelle vie. S'il ne parvient pas à qualifier les Socceroos pour le mondial 78, en dehors des terrains, Gutendorf fait la connaissance de Marika, 18 ans, qui deviendra plus tard sa femme et la mère de son fils Fabian, qui voit le jour en 1989. 63 ans séparent le daron du rejeton. “J’ai grandi avec l’idée qu’il était normal d’avoir un papa aussi vieux, relativise Fabian, qui garde le sentiment d’avoir été élevé de manière *old school*. Je me disais que cela avait des avantages: il avait une grande expérience de la vie, il pouvait me transmettre davantage.” Au même titre que les gosses de stars, Fabian doit apprendre à partager son papa avec d’autres. “Quand mon père coachait en Afrique, on vivait en Allemagne; quand mon père était en Asie ou en Océanie, nous vivions en Australie. Je faisais la navette, mais ça me convenait, je n’en ai pas particulièrement souffert, parce que je savais qu’il faisait quelque chose de spécial et c’était fascinant.” À tel point que le trentenaire a emboîté le pas à son géniteur à sa façon: il occupe un poste au bureau des Nations unies en Allemagne.

Marika n’est pas une exception: c’est bel et bien sous des latitudes lointaines que Rudi Gutendorf a fait les rencontres les plus marquantes de sa vie. En 1985, sélectionneur des Black Stars, il sauve le Ghanéen Anthony Yeboah de la malaria (“Je l’ai envoyé à Sarrebruck pour soigner sa maladie”). En 1972, alors au Pérou, il fait la connaissance du réalisateur Werner Herzog, en repérage pour ce qui deviendra l’un des objets cinématographiques les plus iconiques du XX^e siècle, *Aguirre, la colère de Dieu*, avec Klaus Kinski en tête d’affiche. Herzog, qui décrit le grand voyageur comme “un homme sauvage, mais adorable”, l’invite sur le tournage du film, au cœur de la jungle péruvienne, tandis que Gutendorf lui renvoie l’ascenseur et l’aligne sur le terrain lors d’une séance d’entraînement du Sporting Cristal, où il se retrouve au marquage d’Alberto “El Jet” Gallardo, l’un des joueurs majeurs du mythique Pérou 70. Un an plus tard, Rudi est

au Chili, où il noue une *bromance* avec Salvador Allende. Le président chilien le convie régulièrement dans sa ferme pour boire du whisky en tête à tête, et le fait déposer à son domicile en hélicoptère. Gutendorf, qui avait quitté le pays quelques mois plus tôt à bord du dernier avion de la Lufthansa encore présent dans le pays, découvrira l'horreur du coup d'État en direct à la télévision.

"Pinochet et ses hommes ont complètement transformé le stade de Santiago dans lequel j'entraînais l'équipe nationale. C'était devenu un bagne, s'émouvait-il. Par ailleurs, le Torwand (sorte de muret d'entraînement avec deux trous, pour apprendre à viser, ndlr) que j'avais moi-même ramené désormais à poser les pistolets-mitrailleurs pour exécuter les détenus. Des centaines d'opposants ont été descendus là-bas."

Malgré cet épisode traumatisant, Rudi Gutendorf ne se laisse pas abattre: tel un chat qui retombe sur ses pattes, il trouve sans cesse un nouveau point de chute. Le routard n'emmènera aucune des sélections dont il a eu la charge en coupe du monde, mais qu'importe: il y a toujours un obscur club exotique ou une île tropicale prêts à lui confier un banc. *"Mon père n'avait pas d'agent, mais il savait très bien se vendre, résume Fabian, rieur. Il avait compris que la presse était très puissante. Alors, dès qu'il était libre, il faisait passer le message aux journalistes... Et il recevait des coups de fil peu de temps après."* Sa plus belle aventure, il la vivra néanmoins au crépuscule de sa carrière. En octobre 1999, alors qu'il se repose dans sa maison de Westerwald, non loin de Coblenze, et qu'il dirige son équipe de vétérans, Rudi Gutendorf reçoit la visite de Bernard Makuza, ambassadeur du Rwanda en Allemagne. Celui-ci a entendu parler de l'Allemand au cours de ses multiples voyages sur le continent africain. Il souhaite que l'ancien soldat devienne le sélectionneur des Amavubi. Ce dernier, sans surprise, accepte. Sauf que là, le défi est vraiment de taille pour le diplomate en survêtement: dans un pays encore traumatisé par le génocide de 1994, les tensions entre Tutsis et Hutus sont toujours vives. Il met toutes ses ressources à disposition: matérielles (il convainc la fédération régionale du land de Rhénanie-Palatinat de lui fournir des équipements), financières (il va chercher lui-même un joueur rwandais qui évolue en Turquie) et surtout humaines. Quand il s'agit de constituer son équipe, il ne se pose pas vraiment de questions, il convoque les meilleurs, et se retrouve avec autant de Tutsis que de Hutus. Un soir, il organise même un feu de camp, réunit tout le monde et leur explique calmement que si leurs parents se sont massacrés à coups de machette, la vengeance ne leur apportera rien. Il le sait bien, lui, le chrétien dont la carrière a décollé grâce à un colonel juif. Le 9 avril 2000, le Rwanda reçoit la Côte d'Ivoire dans le cadre du premier tour des éliminatoires de la coupe du monde 2002. Le match nul 2-2 est vécu comme une véritable victoire par le stade Amahoro de Kigali. Sur le terrain comme dans les tribunes, Tutsis et Hutus se prennent



En sosie de Guy Roux.

“Le fait d’avoir fait évoluer des Hutus et des Tutsis sous le même maillot, c’est la chose dont je suis le plus fier” Rudi Gutendorf, ancien sélectionneur du Rwanda

.....

dans les bras, chantent et jubilent ensemble. *“Le fait de les avoir fait évoluer sous le même maillot, c’est la chose dont je suis le plus fier”, s’enorgueillissait-il. C’est bien connu, des résultats naît la confiance, et de la confiance naît l’ambition. Boosté comme jamais par cette expérience rwandaise, l’entraîneur sans frontières caressait un rêve ultime: diriger la sélection palestinienne, dans le but d’opérer la réconciliation avec les Israéliens. “Tout ce que je veux, c’est agir en tant qu’ambassadeur de la paix via le football, et je sais que je peux y parvenir mieux que n’importe qui.”* Le rêve

est resté pieu, mais en 2016, trois ans avant sa mort, Rudi Gutendorf est tout de même sorti de sa retraite. Pour un gros chèque? Non. Il s’agissait d’aller animer un entraînement de son club (rebaptisé TuS Coblenze depuis), dont l’équipe C accueillait des réfugiés venus de Syrie, d’Afghanistan ou encore d’Érythrée. *“C’est une offre que je ne pouvais pas refuser”,* avait lâché le globe-trotteur nonagénaire. Pour une fois, c’est le monde qui venait à lui. ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR JD ET AF, SAUF PROPOS D’ULRICH PFEIL RECUEILLIS PAR CÔME TESSIER ET PROPOS DE WERNER HERZOG TIRÉS DE L’OUVRAGE DE RUDI GUTENDORF MACHEN SE ET JUT.